

Catherine Fuchs

La Beauté du geste

roman

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ
D'UNE AIDE À LA PUBLICATION ACCORDÉE
PAR LE SERVICE DES AFFAIRES CULTURELLES
DE LA VILLE DE GENÈVE
ET EST PUBLIÉ AVEC LE SOUTIEN
DE LA RÉPUBLIQUE ET CANTON DE GENÈVE.

« LA BEAUTÉ DU GESTE »,
DEUX CENT SOIXANTE-DEUXIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE JANINE GOUMAZ,
D'HUGUETTE PFANDER, DE MARIE-CLAUDE SCHOENDORFF,
ET DE JULIE WEIDMANN
MISE EN PAGES ET COUVERTURE : BERNARD CAMPICHE
PHOTOGRAPHIE DE COUVERTURE : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
PHOTOGRAVURE : BERTRAND LAUBER, COLOR+, PRILLY,
& CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
CLERMONT-FERRAND
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-263-8
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2010 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

À Philippe

*Il n'y a pas de paix sans
espérance.*

ALBERT CAMUS

K

Rieux savait ce que pensait à cette minute le vieil homme qui pleurait, et il le pensait comme lui, que ce monde sans amour était comme un monde mort et qu'il vient toujours une heure où on se lasse des prisons, du travail et du courage pour réclamer le visage d'un être et le cœur émerveillé de la tendresse.

ALBERT CAMUS

1.

UNE GRANDE PAIX bleue ouvre la terre
comme un livre.

Mais qui sait lire ?

— Moi, peut-être, murmure-t-elle, le front
contre la vitre comme un enfant boudeur, sinon,
que ferais-je ici ? J'aurais voulu...

Quoi donc ?

... éviter cet âge sans réponses.

Nous y voilà !

— C'est que l'enfance habite le mystère d'une
grâce légère. Après, si hauts que soient les murs...

C'est l'heure entre toutes, celle des adieux
consentis, de l'abandon du jour. La lumière tout
entière contenue entre le ciel et la terre, dans ce
mince espace ouvert à cet instant seulement,
semble dispenser une remise de peine, un sursis
inespéré.

Marianne est venue avant les autres, un peu
trop tôt pour une fois, et la salle réservée à leur

intention reste vide, obscure et silencieuse. Elle ouvre la fenêtre : un bruit de vagues et de feuillages froissés coupe court à toutes les rumeurs de la ville à laquelle un vent tiède vient réciter la mer lointaine.

— Mais il vous faut allumer !

La secrétaire paroissiale la dévisage d'un air légèrement soupçonneux.

— Je...

Elle va tenter de se justifier mais l'autre a déjà disparu, d'ailleurs on arrive.

— Déjà là ! C'est vrai que c'est le grand jour !

Alain, ironique, comme il se doit.

— Et toi ? Soucieux pour tes anches ?

— Tu parles ! Tu as vu le temps ? Foutu roseau...

Elle ne l'écoute déjà plus ; la salle se remplit peu à peu, de gens, de voix, de gammes, de concertos en miettes. Elle n'a pas envie de parler et se dirige vers sa loge, nom bien prétentieux pour désigner l'espèce de placard destiné aux chanteurs où trois bouteilles d'eau minérale sont supposées marquer l'accès à un monde de privilèges.

La basse fait son entrée.

— Darling !

Grande écharpe blanche, joues parfumées...

— Tu verras, tout ira bien !

Elle se force à sourire.

— C'était magnifique hier ; laisse-toi aller !

La générale s'est bien passée, c'est vrai, mais ce soir, bon sang ! ce soir, c'est autre chose ! Rien ne garantit, rien ne lui promet...

La peur monte.

Laisse-la venir, le plus tôt sera le mieux. Il n'y a rien de pire que d'entrer sans crainte dans la fosse aux lions ; ça prend à la gorge au moment où l'on s'y attend le moins : le souffle court, le cœur affolé et la voix lointaine, étrangère...

Elle frissonne.

Il faut qu'elle se change ; sa belle robe, achetée la veille avec autant de soin qu'un talisman, l'attend dans sa housse – sa housse de concert, objet craint et révééré.

D'autres fois pourtant – et c'est bien pour ça qu'on tient toujours – il y a cette souveraine adéquation de l'être et du moment ; le sentiment exaltant de vivre enfin au cœur de soi-même, de ne faire plus qu'un dans l'instant.

— Je tousse, c'est affreux !

La soprano est décomposée.

— Je n'y arriverai jamais ! Je le sentais hier...

Pourtant, je suis allée me coucher tôt et je me suis abondamment gargarisée avec ce truc homéopatique dont Laura Marti dit qu'elle l'a sauvée pour *La Cenerentola*...

— Attention à l'overdose !

Le ténor. Une santé de fer, jamais un problème, la voix toujours égale, douce et souple. Un type à vous décourager de chanter.

— Tu rigoles. Je ne veux plus prendre de cortisone, c'est exclu ! J'ai failli y laisser ma voix l'année dernière.

Elle tousse vigoureusement, comme pour démontrer l'état critique où elle se trouve.

Marianne sait parfaitement que la soprano n'a d'autre moyen de se mettre en forme que d'annoncer

la fin du monde et celle de sa voix en particulier ; elle a besoin de cette atmosphère d'apocalypse pour atteindre son niveau de concentration maximum. Tout ira bien évidemment. Marianne n'arrive pas à prendre les craintes des autres au sérieux : les siennes, seules, méritent qu'on s'y attarde.

— Plus qu'une demi-heure ! Il faut que je me prépare.

La voix, les premières notes, le moment où l'on brise le silence...

Elle respire profondément.

Il respire profondément ; il est visiblement fatigué.

— En tout cas, je vous remercie de vous être déplacée un dimanche, vous voyez que nous n'arrêtons pas. Enfin, vous devez connaître ça, comme journaliste...

Il la regarde à peine, tout affairé à retrouver un document dans l'amoncellement de papiers qui recouvre son bureau.

Tatiana ne fait aucun commentaire ; ce type ne lui plaît pas et l'entretien l'a démotivée.

Cette pièce est moche, mal éclairée, son mobilier prétentieux...

— Je cherche votre CV...

Il remet ses lunettes.

— Il y avait un détail, une question...

Elle se sent soudain terriblement lasse et étrangement indifférente. Elle a hâte d'en finir.

— Oui ?

Il relève enfin les yeux.

— Écoutez, ça n'a pas d'importance, nous avons vu l'essentiel. Pour moi, il n'y a pas de problèmes, mais vous devez réfléchir aux conditions, elles seront difficilement négociables, je le crains. Je vais en parler à mon associé, en voyage comme je vous l'ai dit, d'ailleurs...

— C'est entendu, je vous rappelle très vite.

Elle est déjà debout. Il se lève comme à regret, cherchant des mots qu'il ne trouve pas, et l'accompagne à la porte.

Dehors, les lignes s'estompent, la nuit semble monter du sol, comme un fleuve inonde les caves. Les premières lampes s'allument sous un ciel encore clair mais déjà défaillant. Il lui faudra une bonne demi-heure pour atteindre la cathédrale, elle sera en retard. Elle est tentée de renoncer, mais elle s'est promis d'y aller et s'est fait une règle de ne jamais remettre en cause ce qu'elle a décidé – histoire de souffler de temps en temps, d'échapper à la dialectique épuisante du pour et du contre.

Mais de l'envie de se rendre au concert, il ne reste rien, sinon cette obligation toute théorique. Le côté grand-messe de ces concerts l'agace prodigieusement; elle a depuis longtemps remisé les questions religieuses au placard et elle n'aime pas assez la musique classique pour passer outre. Au début, bien sûr, lorsqu'elle a rencontré Marianne, elle y a cru, elle a pensé gagner des mondes nouveaux... Mais c'est toujours le même, toujours conquis, toujours perdu.

Au fond, je pourrais aussi bien tout envoyer balader, rentrer prendre un bain, répondeur branché, bougies

allumées, 'round midnight par Chet Baker et ce reste de feuilleté au saumon dans le frigo...

Elle sait qu'elle n'en fera rien, ses pas machinalement la mènent vers la Vieille-Ville, elle n'est pas assez découragée pour s'offrir une telle défaite.

De loin, elle reconnaît Isabelle.

De loin, elle reconnaît Tatiana. Mais Delphine l'a devancée et lâche bien vite sa main qu'elle a consenti à tenir, malgré ses onze ans, pour se précipiter à la rencontre de sa marraine. La foule, toujours plus nombreuse à mesure qu'on se rapproche de la cathédrale, les masque un instant. Isabelle est heureuse de cette amitié, heureuse surtout qu'elle ait survécu aux événements de l'automne passé; Tatiana a su remarquablement et contre toute attente...

— Peux-tu m'expliquer pourquoi tous ces braves gens sont en retard? C'est la Suisse à l'envers!

Isabelle les a rejointes.

— En retard? Le concert ne commence qu'à vingt heures trente!

— Ah! C'est donc ça: j'étais sûre que c'était à vingt heures.

— Tu as presque l'air déçue.

— Non, non... Non, pourquoi?

Tatiana s'est imperceptiblement figée, une petite provocation dans le sourire. Isabelle hausse les épaules; lui faut-il insister, gonfler la plaisanterie jusqu'à la faire éclater? Ou s'en tenir à cet essai maladroit, estimer qu'elle sait, que toutes deux...

— En tout cas, c'est super que tu sois là!

Bravo, c'est original ! J'aurais tant d'autres choses à dire ; merci, pour commencer, merci de faire face, de privilégier l'amitié, j'ai eu si peur après l'épisode de cet automne... Et je me retrouve avec super.

— Mais c'est super, dis donc !

Marianne se retourne, Gianni est arrivé.

— Christian vient de me dire pour Bruges, c'est un beau contrat, félicitations !

Elle lui sourit du mieux qu'elle peut, un œil maquillé, l'autre pas, la robe de concert à moitié enfilée.

Mon Dieu, il a le don de surgir au bon moment !

— Oh, je vois que ce n'est pas la grande forme. Tu ne vas pas nous refaire le coup du trac, c'est fini ça !

Elle se sent soudain totalement vulnérable, elle paierait cher pour disparaître. Quel défi absurde ! Pourquoi ce besoin de s'exposer, d'offrir à plusieurs ce qu'elle n'arrivera peut-être jamais à donner à un seul ? Elle est au bord des larmes, désarmée par le silence attentif de Gianni, sa main furtivement posée sur la sienne et ces quelques mots à l'allure de promesse : « Ce sera un beau concert ! » Elle reste muette, se contemplant dans le miroir qu'elle a posé sur la table.

Ma vieille, te voilà au pied du mur, une fois de plus, et personne ne t'y a forcée, c'est du masochisme pur et simple, aberrant !

Gianni est à l'autre bout de la pièce, discutant avec Dave d'un détail concernant les coups d'archet, tous deux professionnels et concentrés.

— Chef et premier violon au travail... On dirait une photo pour couverture de disque !

La basse a fini ses gargarismes.

— Tu crois que Dave a mis du curare sur sa baguette ?

— C'est un peu tard, non ?

— Oh, tu sais... comment dit-on en français ?
La vengeance est un repas froid ?

— Oui, c'est à peu près ça...

Ils ont dû se parler mais Marianne n'en sait rien, elle est en retard de quelques confidences. Elle les dévisage un instant, puis secoue la tête sans rien dire.

La basse la regarde en souriant.

— Incroyable ! Je suis d'accord avec toi.

C'était un jeudi après-midi, un de ces après-midi qui ne méritent pas leur nom car personne n'a vu passer midi. La matinée mangée par un lever tardif, un petit-déjeuner prolongé, du courrier à régler, trois téléphones à des administrations hostiles ou des répondeurs indifférents, un temps grisâtre, uniforme...

Sa première élève avait pris dix minutes pour lui expliquer pourquoi elle n'avait pas pu travailler pendant la semaine, un collègue absent dont elle avait dû reprendre les dossiers, des enfants malades — un rhume doublé d'une angine dont elle commençait d'ailleurs à sentir les signes avant-coureurs (un peu de toux à l'appui), et vraiment, elle regrettait, mais ses morceaux n'avaient pratiquement pas avancé... Marianne l'avait mollement rassurée ; elle n'aimait au fond pas cet enseignement, rares étaient les adultes capables d'engagement, ils se décidaient pour le chant comme pour la poterie ou la méditation

tibétaine, en vue d'une impérative réalisation personnelle qu'ils espéraient rapide et moins chère qu'une psychanalyse. Trop d'attentes pour peu d'efforts... Elle connaissait par avance les déceptions dont ils la rendraient responsable un jour ou l'autre, un téléphone gêné en guise de conclusion.

Elle attendait avec impatience la réponse d'un des conservatoires de la place où elle venait de postuler pour une classe de chant, on lui avait laissé entendre qu'elle avait ses chances. Mais à combien d'autres avait-on fait de telles promesses ?

Et puis le téléphone avait sonné, hâtant le départ de l'élève enrhumée : c'était Béatrice qui voulait prévenir qu'elle ne pourrait pas prendre sa leçon de chant ce jour-là. Au ton de sa voix, Marianne sut tout de suite qu'il ne s'agissait pas que de cela, Béatrice se voulait légère, mais ne finissait aucune de ses phrases, la conversation s'enlisait. Partagée entre la curiosité et l'agacement, Marianne s'apprêtait à conclure quand son amie lui demanda de ne révéler son absence à quiconque.

— Je te payerai la leçon, bien sûr, mais si Dave par hasard te demande quoi que ce soit, ne lui dis rien, je ne peux pas vraiment t'expliquer maintenant mais...

— C'est Gianni ?

Elle s'en voulait encore aujourd'hui de cette question stupide, mais elle n'avait pu résister. Jalousie ? Pas exactement, plutôt une douloureuse contraction, le sursaut coupable face au bonheur d'autrui. Car elle l'avait aussitôt reconnu ce bonheur-là, qui coupe le sommeil et l'appétit et sépare si violemment l'ombre de la lumière.

— Alors, ça y est ? C'est parti ?

— Écoute, je n'ai pas le temps mais nous en parlerons, c'est promis. Ne t'inquiète pas !

Elle raccrocha assez brutalement et Marianne se retrouva avec un sentiment d'abandon si vif qu'elle en eut la gorge serrée.

— Allez vous faire foutre, toi, le beurre et l'argent du beurre !

C'était révoltant. Juste assez bonne à servir de prétexte pendant que...

— Pendant qu'ils s'envoient en l'air, oui ! Grand bien leur fasse mais qu'ils ne comptent pas sur moi pour participer à leur petite intrigue !

Elle prit son manteau et sortit, ne supportant pas l'idée de rester seule avec ses ressentiments. La nuit était tombée dans l'indifférence générale, le jour avait passé sans conviction.

Ses pas pressés l'avaient menée au bord du lac ; la masse noire de ces eaux troublées l'apaisa quelque peu. Elle frissonna, sa colère était tombée, elle n'avait plus que froid et faim, et rien dans son frigo. Elle s'arrêta devant une épicerie ; trois rues plus loin se trouvait l'appartement de sa sœur – le repas en train de cuire, les enfants, le bruit, de la lumière dans toutes les pièces ; Delphine insisterait pour qu'elle reste à souper, elle protesterait pour la forme.

Elle n'hésita pas longtemps.

Et maintenant quelques vocalises. Bien sûr, Marianne a déjà chanté cet après-midi, il faut se chauffer sans se fatiguer, tout est là. Elle s'éclaircit la gorge, tout à l'heure, il lui a semblé...

Mais non, on ne va pas commencer, tout va bien, tout ira bien, TOUT IRA BIEN !

Elle se contraint à contrôler sa respiration pendant quelques minutes. Puis elle commence un ou deux exercices qui n'ont d'autre but que de calmer sa nervosité et de permettre à sa voix de rompre le mur de silence où son trac voudrait l'enfermer à tout jamais, elle, la prétentieuse, indigne d'émettre le moindre son. Son cœur bat la chamade et sa voix se désagrège, les mots, le sens, le souffle, tout lui échappe, elle aimerait reculer, rejoindre les autres, ceux qui vivent autour d'elle avec une évidence déconcertante. Or il n'y a plus de retour en arrière possible, elle le sait, elle a déjà joué cette scène plusieurs fois, elle lui plaira peut-être plus tard car elle y verra l'image de sa propre vie, mais pour l'instant, elle a un goût de mort dans la bouche, une solitude effrayante à porter, et il faut se lever, avancer, *through the looking-glass*, dans l'obscurité absolue vers un espoir de lumière dont elle ne sait plus rien.

Rien, elle n'entend plus rien ! Katalin fusille du regard le trompettiste qui vient de tester son registre aigu à quelques centimètres de son oreille. Elle n'éprouve que peu de tendresse pour ces instruments en métal qui lui paraissent provenir directement d'un champ de bataille ou d'une partie de chasse. Elle a un mépris tout aussi aristocratique pour ces musiciens bavards et buveurs, qui ne font jamais une répétition en entier et sont capables de quitter la fosse d'orchestre après les dix premières minutes d'un opéra pour ne réapparaître que lors des cadences finales. De plus, il faut qu'ils soient

toujours les premiers à se lever de leur chaise lorsqu'un chef a le malheur de dépasser l'heure.

— Nous ne sommes pas des fonctionnaires, tout de même ! Qu'aurions-nous gagné si Mozart s'en était tenu à ses quarante heures par semaine ?

— Compare ce qui est comparable, je t'en prie ! Ce n'est pas parce que tu as souffert du communisme dans ta lointaine jeunesse que tu peux te permettre de devenir si réactionnaire ! Bien sûr que nous aimons notre métier et que la plupart d'entre nous préféreraient jouer gratuitement que de ne plus pouvoir jouer du tout, mais ce n'est pas une raison pour se laisser exploiter.

— Ce n'est pas se faire exploiter que de jouer davantage.

Elle a eu cette discussion des centaines de fois et ça ne change rien à l'affaire ; peu importent ses convictions initiales, elle a désormais un rôle à tenir, on compte sur elle.

Le trompettiste a repris ses exercices, elle pousse un profond soupir qu'elle espère sonore et décide d'attaquer les siens.

— Tu es injuste avec les cuivres ! lui a dit un jour Marianne, il y a des pièces magnifiques pour eux aussi. Pense au *Te Deum* de Charpentier, à Haendel, à la petite trompette dans l'*Oratorio de Noël* ou à la *Messe en si* ! Pour Bach, la trompette, ce n'est pas la guerre, mais la gloire de Dieu, la résurrection contemplée en face !

— Mais Bach transfigure n'importe quel instrument ! Quant au reste, précisément, c'est militaire ou patriotique. En plus, je ne suis pas très musique baroque, tu sais bien.

— Bon, eh bien prends Brahms et le trio pour cor.

— Ce sont des exceptions !

Elle essaye quelques traits, mais elle n'est pas très concentrée, ses doigts courent mécaniquement le long des cordes de son violoncelle. Marc lui a promis de faire son possible pour venir, mais sa femme n'aime pas la musique, et le dimanche est consacré à la famille... Il lui téléphonera, désolé, dans deux jours, il sera dans la rue et elle n'entendra rien. Elle déteste ce portable qu'elle a d'ailleurs renoncé à appeler depuis que la femme de Marc lui a un jour répondu. Toute cette histoire n'a aucun sens, elle en convient aisément, mais elle préfère attendre en vain plutôt que de ne rien attendre du tout. Et puis quoi, se remettre à chercher ? C'est si bon de se sentir indisponible, d'effleurer les visages du regard pour une séduction légère, toute gratuite.

Elle est déjà fatiguée à l'idée de recommencer : les premiers prétextes, affichés comme tels mais indispensables, l'accelerando des téléphones, les premières sorties (n'importe quel intérêt commun fera l'affaire), puis le grand soir – faut-il ou non prendre sa brosse à dents dans son sac au risque de paraître machiavélique ou de se retrouver horriblement démunie dans une salle de bains étrangère et vraisemblablement pourvue du strict minimum ? La banalité de ce scénario si souvent répété a quelque chose d'affligeant, le rituel s'est figé ; va-t-elle perdre la foi ?

« Ma foi, comment définir la *Messe en si* de Johann Sebastian Bach – le speaker affecte de

prendre un accent germanique des plus purs – si ce n'est comme l'un des tout grands chefs-d'œuvre de notre culture? Une composition unanimement admirée et régulièrement interprétée depuis sa première exécution intégrale en 1859 à Leipzig... »

Béatrice installe sa planche à repasser dans la cuisine, histoire de joindre l'utile à l'agréable. Elle n'a pas eu le courage de se rendre au concert, mais elle n'a pu s'empêcher d'allumer la radio; au moins, elle ne le verra pas, elle aura tout loisir de se concentrer sur les solos de Dave et la prestation de Marianne. Tout a commencé dans des conditions à peu près semblables, le rappel est trop douloureux. Elle se sent l'âme d'une convalescente, incrédule et fragile comme quelqu'un qui a croisé la mort de près – la mort, sinon l'étonnant visage de la fuite, l'envers du décor, alors qu'on aurait juré, qu'on avait toujours cru...

Dave s'était fait remplacer pour ce concert d'abonnement, son ensemble de musique baroque ayant été appelé pour de prestigieux concerts dans le nord de la France. Béatrice n'avait rien prémédité (mais pouvait-elle y croire?): Sarah passait la nuit chez une amie, et Francis avait été invité par ses grands-parents; elle avait reçu l'incroyable cadeau de cette soirée toute libre dans un état où l'appréhension le disputait à l'excitation. Elle allait rester à la maison, lire, trier les piles de revues médicales en vrac sur son bureau depuis des mois, mettre sa correspondance à jour, prendre un bain, se coucher tôt... Elle avait commencé par quelques téléphones; quand ce fut le tour de Katalin, elle lui

avait demandé – comme si elle ne le savait pas, mais elle se souvenait encore que son étonnement avait été sincère: « C'est vrai, mais où avais-je la tête? Tu joues ce soir! » La suite avait coulé de source, pourquoi ne viendrait-elle pas? Il y avait une belle fête après le concert et, pour une fois, on avait annoncé un somptueux buffet; elle n'allait quand même pas s'enterrer sous prétexte que son mari avait déserté le domicile conjugal!

Béatrice avait acheté une place au parterre, au milieu d'une rangée assez éloignée de la scène; d'imposants spectateurs lui masquaient pratiquement toute la vue de l'orchestre mais elle trouva un curieux plaisir à cet anonymat momentané. Elle se cala du mieux qu'elle put sur son inconfortable fauteuil, testant l'ampleur de ses grincements. Aux regards poliment inquiets que lui lancèrent ses voisins, elle jugea préférable de ne pas renouveler l'expérience.

Le premier hautbois donna le *la*, repris par les cordes, puis par les vents; s'ensuivit une sorte de frénésie, les sons si caractéristiques d'un orchestre qui s'accorde, les dernières gammes, l'ultime répétition du trait le plus dangereux, une attaque dans le grave, un piano extrêmement délicat... Puis ce fut le silence, l'attente palpable, commune, l'imminence d'un événement souhaité.

Béatrice se pencha légèrement sur la gauche et vit Gianni Orsini entrer d'un pas rapide. Il repoussa ses cheveux à la Karajan, s'inclina brièvement face au public et se tourna vers l'orchestre.

Le concert avait commencé. Béatrice ferma les yeux. Si le bonheur... Non, plus rien d'autre que cet instant dont la musique tissait les secondes avec

netteté, heure de tous les possibles qu'une lumière brillant pour elle seule arrachait aux ténèbres. Lorsque vint le mouvement lent du vingt-troisième concerto pour piano de Mozart, quelque chose en elle se brisa. Toute la détresse, l'irrésistible détresse du monde en une phrase, dans l'élégant désespoir d'un piano subitement solitaire... L'orchestre entra comme un ami silencieux qui sait son impuissance à consoler, mais est prêt à accueillir les larmes. Béatrice céda à cette invite: elle pleura doucement d'une joie brûlante. Ce qui devait arriver arriverait.

*

* *

C'est une soirée d'été de l'autre côté des Alpes.

— Enfin débarrassés de cette foutue barrière qui nous empêche de voir la mer! comme aime à le répéter Marianne chaque fois qu'elle peut choquer ses amis montagnards.

Isabelle et Béatrice ont couché les enfants, Delphine seule a été autorisée à rester quelques instants en compagnie des adultes. Il fait délicieusement doux, un vent léger frissonne dans les oliviers et les grillons rythment la nuit avec obstination.

— Grappa, cognac, *vin santo*?

Marianne est revenue avec plusieurs bouteilles qu'elle pose sur la table.

— Quand doit arriver Katalin?

— Demain dans l'après-midi, aux dernières nouvelles.

— Et qui va-t-elle nous faire découvrir cette fois-ci?

— Mystère absolu ! Je crois qu'elle hésitait encore entre plusieurs candidats jusque très récemment... Donc, les filles, c'est compris ? Pas de commentaires inconsidérés sauf dûment requis par la principale intéressée !

— Tu peux compter sur nous ! promet Béatrice en s'affalant sur une chaise longue.

Isabelle a sorti son tricot d'été, rituel absolu des vacances, et le cliquetis des aiguilles vient ponctuer le silence qui s'est établi autour de la table.

Un bon silence, pense Marianne, le nez dans les étoiles ; elle voudrait en faire part aux autres, se sentant l'âme métaphysique, mais elle ne trouve pas les mots. *Et puis justement, puisqu'il est question de silence, ne pourrait-on...*

— Delphine, tu finis ta page et tu montes te coucher.

— Oh non ! Le quart d'heure n'est pas encore passé !

— C'est juste ! renchérit Marianne promptement à défendre sa nièce.

Elle se souvient encore de ce moment tant redouté où la voix de l'autorité prononçait l'exclusion sans appel du cercle magique des adultes, des longues soirées qui s'avançaient vers minuit comme un pic inexploré et fascinant.

— Donne-lui encore cinq minutes, la nuit est si belle.

2.

TATIANA laisse Isabelle et Delphine s'installer dans les premières rangées où Marianne leur a réservé des places. Pourrait-elle se glisser avec ses amies qu'elle ne le ferait pas ; elle ne tient pas à se sentir trop près des musiciens, ni des chanteurs. Elle s'assoit au milieu de la cathédrale, entourée de gens qu'elle ne connaît pas et peu disposée à partager leur enthousiasme de commande. Sa voisine de droite, ridicule avec ses cheveux rouges, se contorsionne dans tous les sens afin de voir ce qui se passe sur la scène, mais, à part quelques mouvements confus et lointains, il n'y a rien à remarquer. À sa gauche, un couple entre deux âges lit le programme avec une attention exaspérante ; la femme a les lèvres sèches, le cou tendu sous l'effort – mais quel effort ? Les larmes montent aux yeux de Tatiana, en un instant son regard est brouillé ; elle se penche brusquement en avant, faisant mine de chercher quelque chose

dans son sac. Elle a surestimé ses forces, déjà malmenées par l'entretien de l'après-midi ; elle a promis ? La belle affaire ! Elle ne va pas détruire le peu de sérénité qu'elle a réussi à gagner contre ce monde mal fait qui rend l'amour si hasardeux. Pourquoi ne peut-elle afficher ce contentement béat qui respandit de façon impudique sur les visages qui l'encerclent ?

Ce petit début de colère sèche ses larmes ; elle se mouche avec application et jette un regard autour d'elle : les gens continuent à arriver dans l'église, on bouge, on s'interpelle, elle peut encore partir. Ça n'a pas d'importance...

— Quelle importance, après tout ? se murmure Katalin à elle-même en attaquant furieusement quelques solos du concerto de Schumann, je ne vais pas me gêner le concert à cause de cet égoïste !

Le dérivatif fonctionne quelque peu : l'appel que cette musique si difficile exerce sur ses doigts gagne ses pensées qui se calment aussitôt. Aussi fait-elle presque un bond lorsqu'on lui touche l'épaule.

— Excuse-moi, je ne voulais pas t'effrayer !

Le premier violoncelle se tient debout derrière son instrument, l'archet tendu vers elle.

— Une dernière bouffée de romantisme avant de laisser son vibrato au vestiaire ?

Katalin sourit, tout le monde connaît son aversion pour les interprétations « baroqueuses ».

— Comme tu dis, mais Gianni, heureusement, n'est pas un ayatollah en la matière.

— Oui, j'ai connu pire... Enfin, voici le la, garanti 442, et quelques modifications concernant les coups d'archet des mesures 50 et suivantes dans le *Benedictus*.

Elle prend note consciencieusement; certains de ses collègues commencent déjà à entrer sur scène, le brouhaha s'est dissipé et l'on peut distinguer plus clairement des bribes de conversations, reconnaître des voix.

— Je t'assure, j'ai pu obtenir un prêt très facilement...

— Où avez-vous réservé après le concert?

Dans son dos, le second hautbois, une jeune femme qui a assez récemment obtenu la place, jure de tout son saoul.

— Un problème? demande Katalin.

— Hier, c'était l'anche du siècle! Souple, moelleuse, j'en faisais tout ce que je voulais. Ce soir, elle a changé, elle est vidée; c'est à cause du temps, toute cette humidité tout d'un coup... c'est enrageant!

— Allez, ça ira! Malheureuse en anches, heureuse en amour! C'est un fameux proverbe hongrois du XIV^e siècle!

— Si seulement! répond lugubrement sa jeune collègue.

— Si seulement il pouvait pousser un peu sa grosse tête! Je ne vois rien du tout!

— Veux-tu que nous changions à nouveau de place? soupire Isabelle.

— Oui, je veux bien, au moins sa voisine a enlevé son affreux chapeau!

— Et s'il te plaît, garde tes commentaires pour toi! murmure Isabelle à l'oreille de sa fille, alors que celle-ci lui écrase les pieds pour regagner sa gauche.

Delphine hausse les épaules d'un air de souverain mépris, mais sa mère n'y prête pas attention; le concert sera long, elle a devant elle deux grandes heures de musique, de pensées, de silence. Rien à dire à personne – ou si peu – un temps libre, dégagé de tous les rôles dont elle s'est peu à peu chargée. Bien qu'elle s'aime ainsi: responsable, adulte, solide, pendant longtemps, elle n'a jamais imaginé qu'il pût en aller autrement, mais, aujourd'hui, la quarantaine tout juste franchie, il lui semble que cette part de fragilité contre laquelle elle s'est toujours rebiffée réclame son dû, impose sa légitimité. Légitimité! Pourquoi faudrait-il à tout prix en passer par là? Étrange compensation... Aurait-elle trop tiré sur la corde? Y aurait-il quelque chose à payer?

Isabelle repense à Juan, à son dernier travail qu'elle n'a pas su déchiffrer, perdu dans la pile d'une cinquantaine du même acabit, écrits dans un français approximatif, truffés de fautes d'orthographe. Elle a dû le zébrer de grands traits rouges et rageurs, y ajouter quelques commentaires bien sentis dans les marges... Comment a-t-elle pu?...

Elle se tourne vers Delphine qui lit le programme avec application; elle voudrait la serrer dans ses bras et l'embrasser sur les deux joues, mais elle n'ose déjà plus se permettre ce genre de familiarité. De sentir le corps de sa fille se raidir imperceptiblement sous l'étreinte réveillerait une inutile nostalgie.

— Tu aimes cette photo de Marianne ?

— Oui ; pourquoi, pas toi ?

— Ça va... elle porte ces bizarres boucles d'oreilles bleues et vertes qui ne vont pas avec la couleur de ses yeux.

— Comme la photo est en noir et blanc...

— C'est égal, moi, je sais !

Les musiciens sont presque tous arrivés sur le podium spécialement aménagé à leur intention ; le chœur est déjà en place depuis un moment ; dans le public, chacun commence à se taire. Quelques minutes entre chien et loup, un moment de pure promesse, resurgi de l'enfance.

Et toi, qu'attends-tu ?

Il est grand temps qu'Isabelle se le demande.

Le bus s'est ébranlé pour se glisser dans le flot de la circulation et la course désespérée d'Isabelle n'y changea rien ; elle eut beau frapper du plat de la main sur la porte fermée, le conducteur l'ignora. L'avait-il vue ? Elle en était certaine, mais il y avait les horaires à respecter, les retardataires à chaque arrêt... Et puis il faisait beau, étonnamment beau après des semaines de ciel plombé, elle n'allait pas laisser le dernier mot à ce bus : elle rentrerait à pied, en coupant par les petites rues, elle en aurait pour une demi-heure, tout au plus.

Pour la première fois, ce jour-là, quelque chose dans l'air était sur le point de se dénouer, un peu trop tôt pour être sincère, mais si convaincant. Isabelle, comme les autres, déboutonna le col de son manteau avec impatience. Année après année, ces moments-là prenaient davantage d'importance,

comme si l'hiver, quantité négligeable à la jeunesse, pesait d'un poids accru sur ceux qui commencent à douter de leur propre immortalité. L'avenir, qui était leur plus fidèle allié, semblait ne plus pouvoir se suffire à lui-même, infime distorsion, comme les yeux fatigués le soir, qui demandent parfois à la page un léger recul, on n'y prête pas attention, mais l'éclat est moins sûr et le printemps désormais essentiel.

— Essentiel? Je n'irai pas jusque-là, mais utile, je l'espère. En tout cas, je vous remercie d'avoir accepté de me rencontrer, vous n'êtes pas tenue de répondre à mes questions, vous... Je vous le rappelle.

Le jeune détective qui était venu trouver Marianne paraissait mal à l'aise.

— Vous comprenez, ces histoires de disparition, ce n'est jamais simple; où est le crime après tout? Nous n'avons pas découvert de corps, que je sache. M. Gianni Mendes Orsini a très bien pu décider de se mettre au vert en bonne compagnie pendant un certain temps.

— En renonçant à tous ses engagements?

— Ça arrive plus souvent que vous ne croyez. Mais enfin, il me semble que les rôles sont inversés, ce serait plutôt à moi de vous convaincre du bien-fondé de cette enquête!

— En effet...

— Donc, comme je vous l'ai dit, c'est Diego Orsini qui a fait appel à moi et vous a citée comme l'une des amies les plus proches de son père. J'aurais besoin d'en savoir un peu plus sur sa personnalité et

les raisons qui pourraient expliquer cette disparition qui dure depuis plus de...

— Deux semaines.

— Oui, c'est ça, deux semaines, répéta-t-il sans décoller le regard de ses notes.

Il parut vouloir ajouter quelque chose mais se tut finalement. Marianne, peu habituée à de telles procédures, respecta son silence, attendant patiemment les questions annoncées.

— Vous... vous étiez – êtes – une intime de M. Orsini ?

— Écoutez, nous avons effectivement eu une liaison il y a plusieurs années, mais toute cette histoire est terminée et nous sommes restés en bons termes, c'est tout.

— Mais comment expliquez-vous que le fils du disparu vous ait mentionnée en premier ?

— Je ne sais pas, vous me l'apprenez, je n'avais pas réalisé que j'avais une telle importance dans la vie de cet homme !

— Je me trompe ou vous avez laissé percer un peu d'ironie ?

— Rien ne vous échappe ! Il se trouve que Gianni Orsini connaît la terre entière, qu'il ne passe jamais plus de quinze jours d'affilée dans le même endroit et qu'il accumule les conquêtes féminines à une vitesse impressionnante. Je suppose donc que si un nom revient deux fois de suite dans sa bouche, on peut en conclure à une grande amitié.

— Amitié que vous contestez.

— Non ! Non... mais je ne sais pas très bien ce qu'elle veut dire...

Nouveau silence.

— Que pensez-vous de cette disparition ?
— Elle me surprend, je l'avoue.
— Une inspiration amoureuse, une retraite à deux...

— Ce ne serait pas la première fois, c'est vrai, mais Gianni a toujours respecté ses engagements professionnels ; pour lâcher des concerts comme ça, il faut qu'il y ait autre chose. Mais quoi ?

L'orchestre s'est installé, on n'entend plus aucun bruit dans la pièce d'à côté. Marianne est prête ; c'est-à-dire qu'elle est habillée, coiffée, maquillée, mais elle se sent bizarrement absente. Sa peur est comme anesthésiée, mais son désir de chanter a disparu. Elle ne voit plus de justification à cet étrange exercice, le vide protecteur qui l'a envahie l'a privée du sentiment de nécessité, ultime recours pour affronter ce qui l'attend.

Nul ne dit mot, ses trois collègues se livrent à différents exercices de pose de voix, de respiration, Gianni annote encore brièvement sa partition. Elle est en train de perdre un temps précieux : dans une, deux minutes, elle devra se lever, s'avancer sous les applaudissements, saluer, sourire puis s'asseoir et attendre... Elle se force à imaginer la scène, mais ses pensées se rebellent, un assaut d'images désordonnées... Elle recommence : la porte qui s'ouvre, le garçon d'orchestre qui leur fait signe, la cathédrale assombrie, le podium au loin...

Un souvenir – mais pourquoi celui-ci ? Déjà l'image s'impose à son esprit, conséquence mystérieuse d'un ensemble infini de ramifications dont elle n'a nulle conscience, sinon dans ces choix subits

et impératifs auxquels il lui semble assister en spectatrice d'elle-même. « Une lumière de fin du monde... » Elle ne sait plus qui l'a murmuré à ses côtés, mais il y avait de cela dans l'air ce jour-là ; un ciel déchiré, accrochant des lambeaux de soleil aux flancs enneigés des montagnes, le Jura à portée de main derrière l'Hôtel des Bergues et la surface dorée du lac constellée d'oiseaux dormants. C'était un samedi après-midi aussi chaotique que d'habitude : du quai du Jardin Anglais, elle voyait bien le flot incessant des voitures sur le pont du Mont-Blanc, elle en entendait le grondement, mais de ces eaux offertes comme une paume tournée vers le ciel avait surgi une forme d'évidence – un noyau où le temps se rassemble, source et delta.

C'était, elle en avait l'intuition, un instant pour tous les autres, quelque chose à peu près comme la balle de tennis au milieu de la raquette, le geste démultiplié sans effort, le coup gagnant sans orgueil.

Elle se lève et regarde autour d'elle ; Gianni a cessé de travailler, la partition sous le bras et la baguette à la main, on le dirait perdu dans la contemplation de ses chaussures. Il a vieilli, ses cheveux ont blanchi sur les tempes, et, le menton rentré dans le cou, Marianne lui trouve un air grave qu'elle ne lui a jamais connu ; peut-être enfin une forme de...

La porte s'ouvre, on les appelle. Tous se regroupent.

Le présent s'est ressaisi dans une fulgurance à couper le souffle : ils se sourient une dernière fois sans se voir.

D'un mouvement gracieux, la soprano a rassemblé les plis de sa robe pour s'engager dans les

quelques marches qui les séparent de l'église, Marianne l'imité, on entend les premiers applaudissements.

Les applaudissements font crépiter la radio, et Béatrice baisse un peu le volume d'une main tandis que, de l'autre, elle tente de récupérer le faux pli qu'elle vient d'imprimer sur un chemisier en soie, mais la situation s'aggrave et elle se voit obligée de l'asperger d'eau à nouveau afin de redonner une chance à ce tissu récalcitrant. Et puis c'en est trop, subitement, elle repose violemment le fer sur la planche et jette le chemisier en boule à l'autre bout de la pièce.

Le grand accord initial de la *Messe en si* jaillit de la radio, *chant de l'homme – cette chanson qui tout ensemble éclate avec orgueil et supplie bien bas*. À cette mise en demeure solennelle, Béatrice tente d'échapper en changeant de poste : une variété quelconque envahit le studio qu'elle habite depuis bientôt deux mois, elle pousse le son... Tout pour échapper à la vision de Gianni concentré dans sa direction, suivant et précédant la lente émergence d'une des plus belles fugues jamais écrites.

Kyrie eleison...

Et Dave, attentif à guider l'ensemble des cordes, exagérant légèrement ses levées, ses conclusions ; professionnel, impénétrable, perfectionniste... Un type bien qu'elle a bafoué, déchiré.

« It's all about you and me

me and yooooooooo !

Don't you know, oh, oh ? »

— Ah non, c'est trop con !

Elle arrête la radio d'un coup et se tient un instant immobile au milieu de la pièce, surprise par le chagrin.

— Quel désastre !

S'il y a eu un moment où elle a dit oui, elle ne s'en souvient plus, ou ne veut plus s'en souvenir, tant il est vrai que tout est lu à l'aune de sa fin, qui a l'avantage incontestable du dernier mot, ce dernier mot qui se moque des espoirs qu'il réfute, des hypothèses qu'il anéantit. Ce dernier mot qui entend figer ce qui ne devrait pas l'être, décide-t-elle brusquement, car toute vie à ce tarif-là... Il faut qu'elle remonte à la source de son acquiescement, qu'elle l'arrache à sa mauvaise conscience, qu'elle l'exhibe en plein jour...

Et ce chemin passe par le concert, il n'est plus temps de fuir. Elle sort.

Tatiana sort de la cathédrale alors que le premier chœur poursuit son irrésistible développement ; la lourde porte se referme, et c'est le silence d'un autre âge, sur cette place absolument vide, oubliée du reste de la ville.

La nuit est tombée, une ombre dont les pas résonnent traverse la rue vers le Perron. Elle hésite, cinéma ? Il ne fait pas froid, elle pourrait tout aussi bien aller se promener, mais son envie retombe aussi vite qu'elle est née, comme fatiguée de s'être exprimée, engloutie à l'instant par son contraire.

Elle s'assied sur le mur qui borde les marches menant à l'église ; elle sent qu'elle va s'apitoyer sur

elle-même et le redoute, ça n'a jamais arrangé les choses. Mais, de cette tristesse marécageuse, elle ne sait que faire, ça ne lui ressemble pas et pourtant...

Marianne n'est pas seule en cause, ces incertitudes quant à son travail, ces rendez-vous décevants, ce qui-vive incessant, tout cela ajoute à sa lassitude. Et plus insidieusement, ce doute sur le journalisme, sur sa mission dans une société de plus en plus attachée à la forme, fuyant tout vrai débat.

Arrête, tu te mets à parler comme ton père !

Elle rit sans joie ; elle devrait bouger, aller dans un café, ouvrir un journal, choisir un film.

Vint l'envie de voyager, de bouger comme on prend des cachets, de tout faire pour ne pas se retrouver confrontée au même cadre plus d'une demi-journée, comme si du mouvement dépendait l'anesthésie, comme s'il s'agissait de prendre de vitesse la douleur qui se reconstituait sans tarder au creux des moindres habitudes, des plus infimes répétitions. Tatiana se porta volontaire pour tous les reportages dans les coins les plus incongrus de Suisse et de France voisine ; elle qui avait toujours fréquenté les lieux branchés et citadins manifesta un intérêt surprenant pour les campagnes et, pire encore, pour les petites villes qui dorment à l'abri des grandes, avec leurs inévitables pendulaires désireux d'oublier au plus vite les heures de trafic pour gagner ce paradis familial.

De ce train quasiment vide (c'était le matin à contresens) qui devait la mener vers un village dont les vignes avaient été presque totalement détruites par la grêle durant l'été, Tatiana

distinguait l'autoroute submergée : bras tentaculaire articulé par une grosse bête tapie dans son dos à laquelle était dévolu son lot quotidien de chair humaine et de forces vives. Mais cela, comme le vigoureux sursaut du soleil sur les vignobles rougeoyants en cette matinée de brume, elle le notait avec une forme d'indifférence qui, tout en la coupant d'elle-même, lui permettait de faire semblant, de tenir bon, jusqu'à ce que le voyage l'ait emmenée assez loin.

Mais d'arrachement en arrachement, que resterait-il d'elle à la fin du jour ?

Le train ralentit et Tatiana rassembla ses documents préparés pour l'entretien ; de ce dialogue intérieur, elle n'avait nulle envie : elle s'en remettait au cours des choses, avec tout l'aveu d'impuissance et de banalité que pouvait contenir cette expression. Il n'y avait qu'à se laisser faire.

Katalin se laissa faire. Il la déshabilla sans hâte, alternant baisers et caresses avec un soin consommé ; il ne buta même pas sur l'agrafe du soutien-gorge.

Bien joué ! faillit-elle lui dire, mais elle se retint et opta pour un sérieux de circonstance, elle tenta d'imprimer un élan à son corps et se serra contre lui ; il l'étendit délicatement sur le lit où ils étaient assis. Il était joli garçon : un torse musclé qu'il dénudait rapidement, de beaux cheveux bruns, soyeux et abondants, un regard intense, tout entier happé par son désir. Ses caresses étaient agréables, et le corps de Katalin, heureusement, réagissait sans qu'elle y fût pour grand-chose. Elle ? Son

esprit, son cœur, quoi exactement ? Difficile à dire, mais elle ne se sentait appelée en aucune façon ; elle se voyait de loin, obéissant à une liturgie dénuée de sens à laquelle elle sacrifiait pourtant pour d'obs- cures raisons, futiles peut-être, mais impératives.

Il l'avait pénétrée ; il resta longtemps en elle, attendant les signes de son plaisir qui montait len- tement, presque mécaniquement, elle en exagéra un peu les effets pour qu'il soit payé de retour. Il se crut autorisé à se relâcher et jouit aussitôt. Il s'étendit à ses côtés, lui caressant les cheveux avec une reconnaissance légèrement machinale.

Une bonne chose de faite ! se dit-elle, puis elle s'endormit.

*
* *

Isabelle aime cette plage brûlante et cette mer taillée comme une pierre par un soleil incontesté. Elle pense aux vers de Rimbaud.

*Elle est retrouvée.
Quoi ? — L'Éternité.
C'est la mer allée
Avec le soleil.*

Éternité païenne, glorieuse et sans pitié. Le vent aiguise ses griffes de sel contre les corps étendus sur le sable, les voix résonnent entre les vagues, tout le monde crie, la vie se fait exubérante.

Katalin s'enduit consciencieusement de crème, un onguent des plus mystérieux, à base de verveine

et pousses de soja, recommandé à la fois par son acupuncteur et son professeur de réflexologie !

— Tu comprends, ça protège la peau sans l'agresser, ce qui n'est pas le cas des écrans totaux qui pullulent sur le marché. Refuser le soleil n'est pas une attitude constructive, c'est une énergie contre une autre énergie, mieux vaut entrer dans une dynamique...

— J'espère au moins qu'il a été béni par le dalai-lama ton truc ! demande Marianne qui sort de l'eau.

— Moque-toi ! On en reparlera dans cinq ans, quand votre peau sera couverte de pustules...

— Tu viendras nous masser ou jouer du violoncelle devant notre home comme Rostro devant le mur de Berlin !

— Compte dessus et bois... heu...

— De l'eau fraîche !

— Mince, je l'oublie à chaque fois ! C'est éner-
vant de ne pas avoir les moyens de son mépris.

Elles se taisent. Marianne mord à pleines dents dans un sandwich au thon, un *tramezzino* bien gras qu'elle engloutit avec délices.

— Il est sympa, Patrick ! dit-elle en désignant du menton le jeune homme qui joue avec les enfants un peu plus loin. Il est chou avec les gamins, pour dire qu'il ne les connaissait pas il y a deux jours.

Katalin se soulève sur un coude et le regarde en silence.

— Non ?

Elle se recouche.

— C'est vrai, il est adorable.

- Mais tu n'es pas amoureuse...
- *Good guess!*
- Mais pourquoi alors?...
- Pourquoi je les enchaîne, c'est ça? Tu ne comprends pas?
- Je ne sais pas, mais rien que l'idée de me retrouver au lit avec un type que je n'aime pas...
- Tu n'as pas besoin de l'aimer!
- Ouais... La dernière fois que j'ai fait l'amour sans amour, ce fut sans désir, une vraie débandade, il se donnait une peine folle et moi, je n'avais qu'une envie, qu'on en finisse au plus vite... Tu vois le tableau!
- C'est sûr qu'on ne peut pas réussir à chaque coup, mais, à trop se réserver pour le jour J, on risque de tout manquer, de se flétrir avant l'heure, tu ne crois pas?
- Je ne sais pas, peut-être.
- Et puis, comment renoncer à la séduction? C'est quand même un des grands plaisirs sur terre!
- D'accord, mais tu n'es pas obligée...
- ...d'aller jusqu'au bout? N'être qu'une allumante?
- Meuse!
- Comment?
- Allumeuse! Pas allumante, ni allumette, d'ailleurs.
- *Whatever*. Il faut bien assurer un minimum de service après-vente!
- Katalin, tu es horrible!
- Et puis... je ne me supporte pas seule, c'est plus fort que moi. Ça viendra peut-être un jour; comment fais-tu, toi? J'envie ta sagesse.

Sa sagesse? Marianne hausse les épaules et ne répond rien. Si elle pouvait s'oublier comme Katalin, elle n'hésiterait pas, mais sa solitude souffre toujours plus difficilement de tels accommodements.

Le soleil bascule lentement vers la mer, l'horizon n'est bientôt plus qu'or en fusion.

Comment fait-elle? Elle attend, avec plus ou moins de bonheur. Quoi d'autre?